Revue algérienne des lettres **Issn 2602-621X | Eissn 2661-4447**

Volume 9, n°3 | 2025 pages 414-420

Soumission : 10/09/2025| Acceptation : 22/03/2026 | Publication : 03/06/2026

Cet article est disponible sous la licence Creative Commons Attribution 4.0 International

Les spectres de Fanon : révolutions inachevées et héritages contemporains – Entretien avec Adam Shatz

The Specters of Fanon: Unfinished Revolutions and Contemporary Legacies – An Interview with Adam Shatz

Samia MOUFFOUK [1]
Université Batna 2 | Algérie
s.mouffok@univ-batna2.dz

Résumé *: Dans cet entretien, Adam Shatz, un écrivain et rédacteur en chef de renommée internationale, discute de sa biographie passionnée de Frantz Fanon, intitulée Frantz Fanon: A Life in Revolutions. Shatz se penche sur le parcours intellectuel et politique de Fanon, expliquant sa quête de toute une vie pour la « désaliénation « et la libération de l'oppression. Il explore l'identité complexe de Fanon en tant que « voyageur d'origine ambiguë « et la manière dont ses expériences avec le racisme ont façonné sa vision du monde et son engagement dans la lutte contre le colonialisme. Shatz met également en lumière la vision nuancée de Fanon sur la violence en tant que nécessité psychologique pour que les opprimés puissent retrouver leur identité. L'entretien examine en outre les tensions entre les théories de Fanon et les réalités pratiques des luttes anticoloniales, et il met en garde contre une vision mythifiée et liturgique de l'héritage de Fanon. Shatz souligne que Fanon doit être considéré comme un allié et une source d'inspiration, et non comme un héros sans faille.*

Mots-clés *: Frantz Fanon ; Anticolonialisme ; Racisme ; Décolonisation ; Violence révolutionnaire.*

Abstract*: In this interview, Adam Shatz, an internationally renowned writer and editor, discusses his passionate biography of Frantz Fanon, titled Frantz Fanon: A Life in Revolutions. Shatz delves into Fanon's intellectual and political journey, explaining his lifelong quest for «disalienation» and freedom from oppression. He explores Fanon's complex identity as a «traveler of ambiguous origin» and how his experiences with racism shaped his worldview and commitment to fighting colonialism. Shatz also sheds light on Fanon's nuanced view of violence as a psychological necessity for the oppressed to reclaim their identity. The interview further examines the tensions between Fanon's theories and the practical realities of anticolonial struggles, and it cautions against a mythical, liturgical view of Fanon's legacy. Shatz emphasizes that Fanon should be seen as an ally and an inspiration, not a flawless hero.*

Keywords*: Frantz Fanon ; Anticolonialism ; Racism ; Decolonization ; Revolutionary violence.*

[1] Auteur correspondant : SAMIA MOUFFOUK | s.mouffok@univ-batna2.dz



Frantz Fanon incarne une figure intellectuelle dont la puissance critique ne cesse de résonner au-delà du contexte de la décolonisation. Médecin psychiatre, penseur révolutionnaire et théoricien de la désaliénation, il a élaboré une pensée profondément ancrée dans l'expérience de l'oppression coloniale, tout en déployant une réflexion universelle sur la condition humaine. Ses analyses, traversant les registres de la psychologie, de la philosophie et du politique, dévoilent les mécanismes invisibles de l'assujettissement et l'ambivalence des processus de libération.

Dans *Une vie en révolutions*, Adam Shatz redonne chair et complexité à l'homme derrière l'icône. Par une écriture qui conjugue rigueur historique et souffle narratif, il met en lumière les contradictions fécondes de Fanon : entre l'éthique médicale et l'engagement armé, entre la quête d'appartenance et exigence d'un universalisme affranchi des identités closes. Loin d'un portrait hagiographique, Shatz interroge les tensions constitutives de cette trajectoire, rappelant que Fanon fut moins un héros figé qu'un intellectuel en mouvement, toujours en lutte contre les impasses de son temps.

Cet entretien éclaire la portée contemporaine de son héritage : penser Fanon aujourd'hui, c'est affronter la persistance des racismes structurels, la séduction des replis identitaires et les désillusions postcoloniales. C'est aussi mesurer la force intacte de sa vision : celle d'un monde à inventer, affranchi de la domination et de la servitude.

1. Question d'ouverture

Samia Mouffouk : Pouvez-vous nous raconter, en quelques mots, qui vous êtes et ce qui vous a poussé à entreprendre une biographie aussi passionnée et documentée de Frantz Fanon ?

Adam Shatz : Je suis écrivain à New York et rédacteur en chef de la London Review of Books pour les États-Unis. Né en 1972, j'ai grandi dans une famille intellectuelle progressiste. Dès mon plus jeune âge, j'ai été attiré par les luttes antiracistes aux États-Unis et par la lutte contre l'occupation israélienne en Palestine. Mon père possédait des exemplaires de *Peau noire, masques blancs* et *des Damnés de la terre*. Avant même d'avoir lu Fanon en cours de littérature française à l'université Columbia, son nom et son visage m'étaient familiers. Dans mon travail de reporter et d'essayiste, voyageant en France, en Algérie, en Palestine, au Liban et en Égypte, j'ai souvent écrit sur le colonialisme et ses conséquences. Fanon a écrit sur les mondes dans lesquels j'ai évolué et continue d'évoluer ; sa « trace » demeure et, sans surprise, j'ai souvent croisé ce que j'appelle ses « spectres ». Il y a plus de vingt ans, alors que j'écrivais sur les fantômes de la guerre d'Algérie en France, j'ai interviewé des personnes qui l'ont connu, dont Mohammed Harbi et Alice Cherki ; j'étais loin de me douter que deux décennies plus tard, j'écrirais une biographie. L'idée m'a été suggérée par un ami, l'écrivain Pankaj Mishra, mais, d'une certaine manière, je me préparais déjà à écrire ce livre. Je suppose que ce qui m'a attiré chez Fanon, c'est qu'il était un intellectuel engagé exemplaire: il vivait ses idées et mourait pour elles. Il était également plus perspicace que tout autre écrivain, à l'exception de James Baldwin, de l'impact psychologique du racisme et du colonialisme : de la violence que nous infligeons non seulement aux autres, mais à nous-mêmes, lorsque nous devenons oppresseurs ; et de la volonté inébranlable des opprimés de surmonter leur assujettissement et d'accéder à la liberté.

2. Genèse et singularité de la « Vie en révolutions »

S. M. : Comment définissez-vous la « vie en révolutions » de Frantz Fanon, et en quoi cette formule guide-t-elle votre biographie ?

A. Sh. *:* Je parle d'une vie en révolutions car Fanon a participé à une grande variété de mouvements révolutionnaires, tant intellectuels que politiques : la négritude, l'existentialisme, la psychiatrie radicale (la « psychiatrie institutionnelle » de son mentor François Tosquelles), la révolution algérienne, les révolutions en « Afrique noire ». Mais ce n'est pas seulement au pluralisme de ses engagements que je fais référence ; c'est aussi à sa détermination à pousser sa pensée et son action jusqu'à leurs limites extrêmes ; à fusionner sa pensée et ses engagements en un seul projet révolutionnaire, dont le but ultime était ce qu'il appelait la « désaliénation » et la création d'un monde libéré de l'oppression.

S. M. : Vous évoquez Fanon comme un « voyageur d'origine ambiguë ». En quoi cette ambivalence identitaire a-t-elle façonné son regard sur le monde et son engagement politique ?

A. Sh. : Fanon disait – je paraphrase – qu'une personne racialisée est toujours obligée de se poser la question « qui suis-je ? » Il le savait de sa plus profonde intimité. Il est d'abord Français. C'est ce que ses parents lui disent, et il n'a aucune raison de ne pas les croire. Les Noirs sont des Africains, les tirailleurs sénégalais. Pas lui. Mais lorsqu'il rejoint les Forces françaises libres, il est témoin du racisme d'un pays qu'il imaginait exempt de racisme : le sien. Et il découvre qu'il est perçu – ou est-ce mal perçu ? – comme Noir par les Français blancs. Il est soudain la cible d'une stigmatisation ; une ambiguïté s'introduit dans sa perception de lui-même. Cette ambiguïté lui révèle le décalage entre sa compréhension de lui-même et celle des autres ; et ce qui comble ce fossé, c'est le racisme, et souvent la violence. Le monde n'est pas ce qu'il pensait, et sa place en son sein est désormais une question. En un sens, cette question ne cesse jamais d'être une question, même lorsqu'il trouve des « réponses », notamment qu'il n'est plus Français, mais Algérien, engagé dans la lutte contre le colonialisme français. L'était-il ? D'un certain point de vue, oui : il avait rejoint la révolution et était un ardent défenseur d'une « autre » Algérie : libérée de l'oppression coloniale, un pays où les gens pouvaient se rencontrer en tant qu'individus libres, non pas en tant que colonisateur et colonisé, ni en tant qu'Arabe et Européen. D'un autre point de vue, non : il n'était pas né en Algérie, il n'était pas musulman, il ne parlait ni arabe ni amazigh. La détermination de Fanon à appartenir, son désir de créer une société fondée sur la citoyenneté, sur l'adhésion à un projet commun de libération, naît non seulement de ses idéaux, mais aussi de ses expériences d'altérité, d'ambiguïté.

3. Violence, psychiatrie et désaliénation

S. M. : Pouvez-vous expliquer ce que vous entendez par la « nécessité psychologique » de la violence chez Fanon, loin des interprétations caricaturales ?

A. Sh. : Fanon était hanté par un sentiment – on pourrait même parler de honte – que le peuple martiniquais ne s'était jamais révolté contre l'esclavage, par la force des armes, comme l'avait fait le peuple haïtien. Leur liberté était illusoire, car, selon lui, elle avait été acquise, comme un cadeau de leurs anciens oppresseurs. La liberté devait être saisie, violemment, sinon elle était dénuée de sens. Et il persistait à croire qu'en prenant les armes, les colonisés surmontaient non seulement leurs oppresseurs, mais aussi leur assujettissement intérieur, cette part d'eux-mêmes devenue fataliste, impuissante, sous le

poids de l'oppression. Le colonialisme ne reposait pas seulement sur une domination violente, mais sur des chaînes mentales, et seule la contre-violence pouvait les surmonter.

S. M. : Dans quelle mesure votre présentation de sa pratique à l'hôpital de Blida Joinville éclaire-t-elle sa compréhension du traumatisme colonial et de la « désaliénation » ?

A. Sh. : Dans son travail à l'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville, Fanon était guidé par une intuition importante, et même novatrice : si ses patients européens et musulmans étaient aliénés, ils ne pouvaient être « désaliénés » par les mêmes moyens. Lorsque les patients musulmans algériens ne réagissaient pas à l'introduction d'un cinéma ou de pièces de théâtre, certains médecins européens en concluaient qu'ils étaient incultes ou inférieurs. À quoi bon ? Mais Fanon refusa d'accepter cette explication, que la psychiatrie coloniale française avait soutenue. Il créa alors un café maure, invita le mufti local, présida un concert de musiciens arabes : et obtint les mêmes résultats avec les patients musulmans qu'avec les patients européens. Il s'agissait d'une œuvre de réforme, et non de révolution, et Fanon finirait par conclure que sans révolution, sans rupture radicale avec le système colonial, toute réforme était vaine. Néanmoins, son travail souligna que l'universalisme européen était en réalité une forme de domination culturelle lorsqu'il était appliqué à l'Algérie. La désaliénation devait se faire par le biais de croyances et de pratiques culturelles propres à la société algérienne ; elle ne pouvait pas être imposée d'en haut par les Européens.

4. Tensions entre théorie et pratique

S. M. : Vous soulignez un écart entre la théorie politique de Fanon et ses pratiques effectives. Comment percevez-vous cette tension, notamment face aux réalités des luttes anticoloniales ?

A. Sh.: Théorie et pratique fusionnent rarement harmonieusement ; si Fanon a connu des tensions, il n'était pas le seul. Ancien soldat, militant anticolonialiste et partisan de la lutte de l'Algérie contre la domination française, Fanon croyait que seule la lutte armée permettrait aux Algériens de libérer ce qui leur avait été pris de force. Il avait d'ailleurs de bonnes raisons de le croire : le gouvernement français, fidèle aux pieds-noirs, avait systématiquement bloqué les réformes politiques. Mais en tant que psychiatre, Fanon était trop sensible aux effets de la violence pour ignorer qu'elle pouvait aussi causer des dommages durables, des blessures psychologiques qui survivaient aux bénéfices à court terme de la confrontation avec l'oppresseur. On lit, par exemple, dans le chapitre sur le traumatisme de la guerre coloniale, à la fin des Damnés de la Terre, l'histoire d'un ancien militant, dans un pays africain non nommé, qui souffre de crises de panique longtemps après l'indépendance, pour avoir participé à un attentat pendant la lutte, au cours duquel plusieurs Européens ont été tués. Aujourd'hui, à chaque anniversaire de l'attentat, il est saisi par la crainte d'avoir tué un proche de ses amis européens. Je ne suggère pas que ces effets remettent en question la lutte de libération, ni la nécessité de la violence : loin de là. Mais ils révèlent que le lien entre violence et création d'une nouvelle société est plus complexe que ne le suggère le premier chapitre du livre. C'est peut-être pour cette raison que Fanon insistait sur l'effet désintoxiquant de la violence : il avait besoin d'une sorte de « mythe », au sens de Lévi-Strauss, pour surmonter ces tensions.

S. M. : Vous évoquez un possible « repli identitaire » dans ses dernières années : quels enseignements peut-on tirer de cette évolution pour la portée des projets révolutionnaires ?

A. Sh. : Je pense que le tournant identitaire est compréhensible, non seulement d'un point de vue psychologique (compte tenu de la quête d'appartenance de Fanon et de sa propre situation complexe d'homme noir au sein d'un mouvement arabo-berbère), mais aussi d'un point de vue politique : les mouvements qui se réclament de l'« universalisme » l'ont si souvent trahi dans la pratique, et ceux qui ont subi les conséquences immédiates de cette trahison se tournent souvent vers un sentiment d'identification plus nationaliste, ou religieux, comme une sorte de sanctuaire, préférant se retrouver parmi leurs semblables. Cette tentation est forte chez la plupart des gens : pourquoi les victimes de l'histoire seraient-elles différentes ? Cela dit, c'est une tentation dangereuse. Fanon l'a constaté avec les violences contre les Africains non autochtones dans certains pays africains – et avec le racisme anti-noir en Tunisie. Ou encore, considérons les cas extrêmes du Rwanda et d'Israël aujourd'hui, où ceux dont les ancêtres ont subi un génocide ont commis des atrocités massives, y compris le crime de génocide lui-même, dans le cas de Gaza. L'identité est une source nécessaire de réconfort et de communauté, certes, mais, en termes politiques, c'est une prison et un abattoir, se faisant passer pour une libération.

5. Héritage contemporain

S. M. : Quel rôle pensez-vous que la pensée de Fanon peut jouer aujourd'hui dans les combats contre le racisme, l'exploitation économique et les nationalismes ?

A. Sh. : Je pense que Fanon joue un rôle important dans ces luttes grâce à ses puissantes analyses psychologiques sur la racialisation. Inutile de préciser comment : elle est déjà en cours. Militants, psychologues et penseurs s'appuient tous sur lui. Il en va de même pour ceux qui travaillent avec les réfugiés et les demandeurs d'asile. Ils voient en Fanon non seulement un guide, une boussole morale, mais aussi un allié, un penseur profondément attaché à ceux qu'il soignait. J'espère cependant que les mises en garde de Fanon concernant l'essentialisme racial, le leurre trompeur de l'identité et le rôle corrupteur des élites autochtones seront prises en compte. Fanon ne voulait pas remplacer un monde blanc par un monde noir, ni un monde européen par un monde musulman ; il voulait remplacer les systèmes de domination par un monde humain – un monde dont nous sommes plus éloignés que jamais, même après la chute des anciens empires coloniaux.

S. M. : Vous mettez en garde contre une récupération mythifiée de sa figure : quels écueils faut-il éviter pour préserver la force critique de son message ?

A. Sh. : Je crois avoir évoqué quelques pièges, mais le plus important est peut-être la tendance à considérer l'œuvre de Fanon comme un texte liturgique. C'était un homme ordinaire, même s'il était exceptionnellement brillant. Il est mort à 36 ans, toujours en chantier. Il posait des questions importantes et priait pour que son corps continue de le mobiliser. Que certains tombent dans le piège du voir comme un homme aux réponses irréfutables est étrange et en dit long sur le désespoir de notre époque, une époque sans horizons. Brecht disait : « Pitié pour le pays qui a besoin de héros ». Le Fanon dont nous avons besoin est un ami, un allié, une inspiration, pas une icône.

6. Méthodologie biographique

S. M. : Vous présentez votre ouvrage comme un « roman d'une vie ». Comment conciliez-vous exigence historique et liberté narrative dans votre écriture ?

A. Sh. : Je suis fidèle aux faits ; je n'invente rien. Mais j'espère raconter la vie de Fanon d'une manière qui passionne le lecteur et lui permette de vivre l'aventure qu'elle fut. Si je parviens à raconter l'histoire avec exactitude, à expliquer les idées avec la rigueur et le sérieux qu'elles exigent, tout en captivant le lecteur par un récit captivant, j'aurai réussi. Mais seul le lecteur pourra en juger.

S. M. : Votre position d'auteur, à la croisée du journalisme et de la recherche universitaire, en quoi influence-t-elle votre lecture de Fanon ?

A. Sh. : Je crois que cela me libère des excès exégétiques, de l'air chaud de l'académie, de la piété qui caractérise trop souvent les écrits sur Fanon.

7. Pistes encore inexplorées

S. M. : Pouvez-vous partager un ou deux témoignages ou archives inédites qui vous ont particulièrement surpris ?

A. Sh. : J'ai été surpris par le récit du voyage de Fanon au Congo par Serge Michel, dans ses mémoires (qualifiés de « roman »), car la conclusion qu'on ne peut s'empêcher d'en tirer est que Fanon, en tant que figure du GPRA, a abandonné Lumumba au moment où il en avait besoin. Cela s'est produit à une époque où – selon Herbert Weiss, alors jeune chercheur africain, aujourd'hui nonagénaire – Fanon entretenait une liaison avec une jeune sociologue belge, Maryse Perrin. Je relate une autre histoire dans le livre, non pas parce qu'elle modifie notre perception de la politique de Fanon, mais parce qu'elle révèle la vie cachée d'un révolutionnaire, la dimension « affective » d'une vie très publique. Sur un plan plus personnel, j'ai été captivé par les récits de l'ancienne secrétaire de Fanon, Marie-Jeanne Manuellan, avec qui je me suis lié d'amitié durant ses dernières années. L'anecdote de leur liaison avortée m'a profondément touché.

S. M. : Selon vous, quels aspects de la vie privée ou intellectuelle de Fanon mériteraient encore d'être étudiés ?

A. Sh. : Sa relation avec son fils Olivier et avec sa femme Josie : nous en savons bien trop peu. Sur le plan politique, ses conversations avec Sékou Touré, un homme à la fois formidable et brutal qui a beaucoup impressionné Fanon, qui voulait être lui-même « un dur » - mais qui n'y arrivait pas…

S. M : Peut-on parler d'une quête d'« appartenance » chez Fanon tout au long de sa vie, et comment cela s'exprime-t-il dans sa trajectoire personnelle et intellectuelle ?

A. Sh. : Je pense avoir déjà répondu à cette question.

S. M. : Quels aspects de la vie privée ou des expériences de Fanon pensez-vous restent encore insuffisamment connus ou compris, et comment votre livre y apporte-t-il un éclairage nouveau ?

A. Sh. : J'espère que mon livre, en éclairant les liens entre le travail médical de Fanon et ses engagements révolutionnaires, en explorant ses liens personnels et professionnels, en racontant ses aventures intellectuelles et politiques au plus fort de la décolonisation, donnera aux lecteurs une idée du drame de la vie de Fanon, des risques qu'il a pris, du courage dont il a fait preuve, des idées qu'il a offertes, du prix qu'il a payé. J'espère qu'il les laissera interrogateurs : inspirés, mais aussi inquiets. J'espère aussi qu'ils continueront

à penser à Fanon et verront que le monde qu'il a décrit continue de façonner notre monde d'aujourd'hui – que les spectres de Fanon sont toujours parmi nous et qu'aucun jugement sur le présent n'est possible sans une rencontre avec ses idées.

Propos recueillis par Samia MOUFFOUK

Références bibliographiques

FANON, F. (1952). Peau noire, masques blancs. Paris : Seuil.
FANON, F. (1961). Les damnés de la terre. Paris : Maspero.
SHATZ, A. (2023). The Rebel's Clinic: The Revolutionary Lives of Frantz Fanon. New York: Farrar, Straus and Giroux.